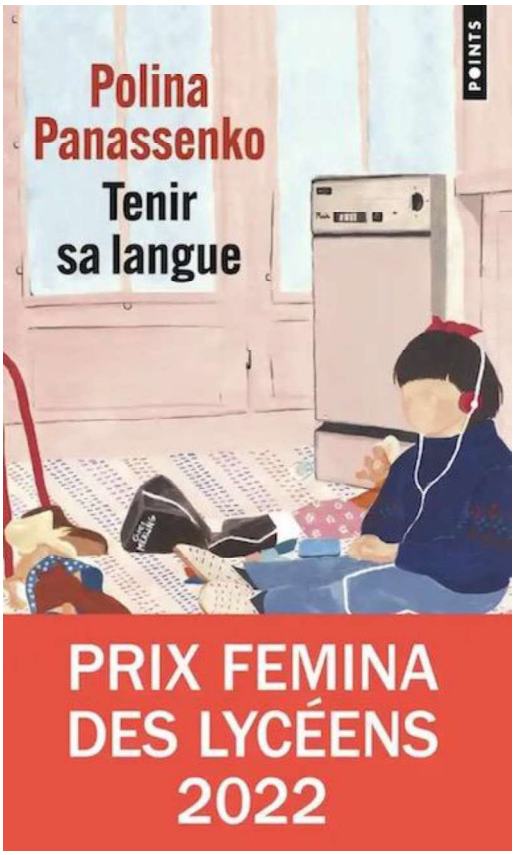
UFR LLCE
Département
d'études du Français
Langue Étrangère
UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès

Année 4 / DUEF C1

FLCO702T (Littérature française et francophone – Module A / Cécile Bérichel)

- Lire une œuvre en intégralité
- Créer un portfolio en rapport avec le roman largement autobiographique de Polina Panassenko



Les références du roman étudié, les modalités d'évaluation sur cette partie du cours

- Les références du livre que nous allons étudier :

Autrice : Polina Panassenko
Titre : Tenir sa langue
Date première parution : 2022 aux éditions de l'Olivier
Prix en édition de poche (éditions Points) : 6,95
Merci d'acheter ce livre le plus tôt possible. **Vous devrez l'avoir lu intégralement pour la semaine de la rentrée des vacances de La Toussaint, soit pour le mardi 3 novembre.**



- Pourquoi j'ai choisi d'étudier ce livre avec vous ?

C'est un livre qui a reçu le prix Femina des lycéens en 2022. Je suis souvent d'accord avec les choix faits par les lycéens, que ce soit pour l'attribution du prix Goncourt, ou, comme ici, du prix Femina des lycéens. Ce premier roman m'a à la fois émue et amusée, un mélange assez rare. Il y a aussi une réflexion sur l'exil, l'intégration dans une autre société, l'acquisition d'une nouvelle langue que j'ai eu envie de partager avec vous. De plus, l'autrice est jeune, elle a fait du théâtre, de la traduction et sa langue est accessible. Son second roman, *A voix haute*, vient de paraître.

- Le travail à faire à partir de ce livre (évaluation en Contrôle continu, pour 25 % de la note globale / module A + module B) [1]

Constituer un portfolio numérique que vous déposerez sur l'espace de travail du cours au plus tard le 4 janvier 2026 (rentrée des vacances de Noël) à 18h.

Voir page suivante → à quoi ressemble l'interface de dépôt de dossier. Vous devrez d'abord **créer votre dossier à votre nom directement dans l'espace de devoir**, puis ajouter les deux fichiers (icône **+** à gauche) qui se téléchargeront directement dans le dossier que vous aurez

[1] Comment procéder ? Dans l'espace de dépôt de devoirs sur la page du Module A, créer un dossier qui portera votre NOM-PRENOM, dans cet ordre. Dans ce dossier, vous ajouterez votre fichier audio ainsi que le document WORD qui regroupera tous vos autres écrits. Il y aura donc 2 fichiers dans votre dossier.

créé. Vous nommerez ces 2 fichiers ainsi : VOTRE_NOM_lecture_audio ; VOTRE NOM_travux_écrits.



➢ **Composition de ce portfolio (noté sur 40 points)**

- Formulez **une question personnelle** que vous voudriez poser à Polina Panassenko (une question qui n'a pas été posée dans l'interview que nous avons regardée) ! (2 points)

- Enregistrez **la lecture d'un extrait du roman** que vous aurez choisi (en dehors des extraits étudiés en classe) puis expliquez à l'oral, après votre lecture, pourquoi vous avez choisi cet extrait plutôt qu'un autre. (6 points)

- Polina Panassenko utilise souvent **des mots d'argot**, de même qu'elle reproduit par écrit une langue parfois très orale. Exemple : « *Ma guerre civile en toile de fond pendant qu'on bouffe des apéricubes, ça me dérange.* » A la manière de Polina Panassenko, rédige**z un court texte, qui peut être un dialogue ou un message à un.e ami.e, dans un style oral, avec des mots d'argot.** (15-20 lignes) (6 points)

- Polina Panassenko joue souvent de **la polysémie des mots** comme elle le fait avec le mot *langue* qui désigne en français l'organe, mais aussi un idiome. Choisissez à votre tour **un terme polysémique** que vous emploierez dans un court texte (5 ou 6 lignes) avec ses 2 sens. Exemple = « *J'ai **la peau** sèche, rugueuse, une vraie carapace. J'ai beau y appliquer huiles, baumes, onguents, rien n'y fait, mon épiderme refuse catégoriquement de s'assouplir. Heureusement que **j'ai la peau dure**, remarquez, avec tout ce que j'ai enduré dernièrement : un divorce, une trahison amicale, le nid vide, le désordre de la ménopause et*

j'en passe. » On passe ici du mot « *peau* » qui désigne l'organe à l'expression « *avoir la peau dure* » qui signifie être très résistant face aux épreuves, à la fatigue ou aux critiques. (6 points)

- Polina Panassenko utilise volontiers des images, notamment **des métaphores filées** pour rendre son propos plus vivant. Ainsi, elle compare sa mère à une garde-frontière qui empêche les clandestins de passer (les mots français qui veulent contaminer le russe de sa fille) : « *Sentinelle de la langue, elle veille au poste-frontière. Pas de mélange. Elle traque des fugitifs français hébergés par mon russe. Ils passent dos courbé, tête dans les épaules, se glissent sous la barrière. Ils s'installent avec les russes, parfois même copulent, jusqu'à ce que ma mère les attrape.* ». A votre tour, utilisez **une image** pour désigner une attitude, un sentiment, un paysage, une ambiance et étendez cette image sur plusieurs phrases **en convoquant un même champ lexical.** (6 points)

- Polina Panassenko choisit de **personnifier** son accent russe disparu pour l'incarner. A votre tour, choisissez une réalité abstraite (mais bien présente dans votre vie) et **personnifiez-la** ! Exemple : Jacques Prévert personnifie le désespoir dans son poème « Le désespoir est assis sur un banc » : « *Dans un square sur un banc / Il y a un homme qui vous appelle quand on passe / Il a des binocles un vieux costume gris/ Il fume un petit cigare il est assis / Et il vous appelle quand on passe / Ou simplement il vous fait signe / Il ne faut pas le regarder / Il ne faut pas l'écouter/ Il faut passer / faire comme si on ne le voyait pas.* » (6 points)

- **Faites la narration d'une démarche administrative** qui a été compliquée pour vous (cf extraits 1 et 2 de *Tenir sa langue*) : racontez vos craintes, décrivez vos sentiments comme Polina dans son roman ! Vous pouvez aussi inventer une situation si vous préférez. (15 -20 lignes) (4 points)

- **Votre rapport à votre accent en français ?** Pensez-vous avoir un accent en français ou non ? Si oui, en êtes-vous fier/fière, le considérez-vous comme un marqueur d'identité ou cherchez-vous au contraire à le gommer ? Si non, êtes-vous fier/fière d'avoir effacé votre accent lorsque vous parlez français ou est-ce au contraire troublant pour vous ? Expliquez ! (10 lignes environ) (4 points)

Interview de Polina Panassenko, autrice du roman *Tenir sa langue*, par la librairie Mollat

Vous allez écouter deux fois l'interview accordée par Polina Panassenko à la librairie Mollat. Je vous conseille de prendre des notes lors de la première écoute, puis de finaliser vos réponses lors de la 2e écoute.

1- Qui est la narratrice de ce roman ? Que s'est-il passé avec son prénom ?

2- Pourquoi la narratrice, devenue adulte, se rend-elle au tribunal de Bobigny ?

3- Comment est construit ce roman ?

4- Pourquoi Polina Panassenko a-t-elle choisi de donner ce titre, « *Tenir sa langue* » à son roman ?

5- Pourquoi le prénom que la narratrice a reçu à sa naissance est-il si important pour elle ?

Les premières pages de *Tenir sa langue*, Polina Ponassenko, éditions de l'Olivier, 2022

Elle est née Polina. En France, elle devient Pauline. Quelques lettres et tout change. A son arrivée, enfant, à Saint-Etienne, au lendemain de la chute de l'URSS, elle se dédouble : Polina à la maison, Pauline à l'école. Vingt ans plus tard, elle a rendez-vous au tribunal de Bobigny pour tenter de récupérer son prénom de naissance. Ce premier roman est construit autour d'une vie entre deux langues et deux pays. Un écartèlement.

Mon audience[1] a lieu au tribunal de Bobigny[2]. Convocation à 9 heures.
Je n'y suis jamais allée, je pars en avance.
En descendant dans le métro, je tape *Comment parler à un juge ?* dans la barre de recherche de mon téléphone.
Après trois stations, je me demande s'il va vraiment falloir commencer chaque phrase par *votre honneur*, *monsieur le président* ou *madame la juge*. Je me demande si au tribunal ils font comme certains parents. Si on leur répond juste oui, ils disent *oui qui* ? Tant que tu n'as pas dit *oui madame* la juge, ils t'ignorent[3].
Arrivée au tribunal, j'attends mon avocate devant la salle d'audience. Des petits groupes anxieux s'agglutinent de part et d'autre de la porte. Une femme se demande à voix haute pourquoi certains avocats ont de la fourrure au bout de la cravate et d'autres non[4]. Elle a l'angoisse bavarde. J'aperçois mon avocate qui passe la porte tambour et presse le pas.
À la sécurité elle ouvre son sac, sort une grosse boule de tissu noir qu'elle coince sous son bras. Quand elle me voit, elle dit *Ah vous voilà*. Pendant qu'elle enfile sa robe sur ses vêtements de ville, on annonce l'ordre des audiences.
La mienne est classée quatrième sur seize.
On appelle Pauline Panassenko. Salle 2, il y a trois femmes assises sur l'estrade[5]. Deux côte à côte, une un peu à l'écart. Je ne sais pas qui est qui. Procureure[6], magistrate[7],

---

[1] Une audience = le procès en langage courant. Le moment où les juges entendent les parties plaignantes

[2] Bobigny = commune de la banlieue Nord-Est de Paris

[3] Ils t'ignorent = ils font comme s'ils n'avaient pas entendu la question

[4] La robe d'avocat ou toge d'avocat est le vêtement porté par les avocats comme costume d'exercice professionnel, lors des audiences. C'est une robe noire avec, dans certains pays un col blanc (France, Québec). L'épitoge peut être avec ou sans fourrure d'hermine, un petit rongeur carnivore tout blanc.

[5] Une estrade = Plancher élevé de quelques marches au-dessus du sol ou du parquet

[6] Le procureur (la procureure ici) = Le procureur est un magistrat du parquet (ce qui signifie qu'il plaide debout). Son rôle est d'assurer la bonne marche des investigations en amont et de défendre l'intérêt public, ainsi que celui des victimes, lors des audiences.

[7] Le magistrat, la magistrate = Le terme « magistrat » désigne les hommes et femmes qui rendent la justice. Le Juge, qu'il soit spécialisé (Juge aux Affaires Familiales, Juge de l'Application des Peines, Juge des enfants, Juge de l'exécution…) ou non, rend des décisions de justice conformes au Droit « au

greffière[8], dit mon avocate puis elle commence : *Ma cliente a demandé à reprendre son prénom de naissance à la place de son prénom francisé. Cela lui a été refusé. Elle a pourtant prouvé qu'elle utilisait son prénom de naissance dans le cadre familial, amical, administratif et professionnel, et ce depuis plusieurs années. Elle veut simplement que son prénom de naissance soit de nouveau sur ses papiers d'identité français. La demande a été rejetée car jugée « dénuée de fondement ». Il doit s'agir d'une erreur...*

Elle plaide[9], mais elle plaide pour rien. La procureure l'écoute comme une mention légale[10]. Mon avocate se trompe sur le postulat de base. Elle pense que la procureure a refusé ma demande à cause d'un flou administratif. Une case que j'aurais mal remplie, mal cochée, une inversion. Mais non. Pas du tout. Il n'y a pas de vice de forme[11]. La procureure a refusé parce qu'elle ne voit pas pourquoi un enfant dont le prénom a été francisé peut vouloir reprendre son prénom de naissance une fois devenu adulte. Elle ne voit pas pourquoi on voudrait porter le prénom qu'on a reçu de ses parents plutôt que celui offert par la République[12]. Elle ne voit pas de fondement à ce que, sur mes papiers d'identité, il soit de nouveau écrit *Polina* au lieu de *Pauline*. Elle dit *Mais maître, votre cliente est française maintenant*. Puis à moi : *Si tous vos papiers sont à Polina, eh bien vous pouvez les changer. Les mettre à Pauline. Vous le savez très bien, ça, madame,*

---

nom du peuple français ». Il y a 2 catégories de magistrats : les magistrats du siège : Magistrat qui exerce la fonction de juger, qu'on appelle juges, et les magistrats du parquet : Magistrat qui n'exerce pas la fonction de juger, qui sont les procureurs et les substituts.

[8] Le greffier, la greffière = il/elle assiste les magistrats notamment dans le cadre de la mise en état des dossiers et dans les actes de poursuites ; le greffier joue enfin un rôle d'intermédiaire entre les avocats, le public et les magistrats

[9] Plaider = défendre une cause devant les juges. L'avocat plaide pour son client, sa cliente.

[10] Les mentions légales désignent les mentions obligatoires qui doivent apparaître sur tout support de communication. Les mentions légales d'un site internet servent à assurer une certaine transparence, à rassurer les internautes sur l'identité de celui qui émet les informations. La personne morale ou physique devient l'éditeur du site et est responsable de son contenu. La juge écoute la plaidoirie comme s'il s'agissait d'une formalité ennuyeuse, sans conséquence.

[11] Un vice de forme = il s'agit d'une irrégularité dans la rédaction d'un document juridique, pour laquelle les formalités légales n'ont pas été respectées, ce qui rend ces actes de procédure nuls.

[12] La République est un mode d'organisation d'un pays dans lequel le pouvoir est exercé par des représentants de la population, généralement élus, et où le chef d'État n'est pas héréditaire et n'est pas le seul à détenir le pouvoir. L'article 1er de la Constitution, en qualifiant la République française, énonce ses principes : « La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale ». L'article 2 de la Constitution présente les attributs de la République : « La langue de la République est le français. »

vous le savez très bien. Vous savez bien, madame, que si votre nom a été francisé, c'est pour faciliter votre intégration dans la société française. Bien sûr que je le sais. C'est écrit sur *demarches.interieur. gouv*. « *Afin de faciliter votre intégration, vous pouvez demander la francisation de votre nom de famille et/ou de vos prénoms.* » Il y a même des exemples : Ahmed devient Alain. Giovanni devient Charles. Antonia devient Adrienne. Kouassi devient Paul. Je regarde la procureure et je me demande si mon intégration dans la société française peut être considérée comme réussie. Je regarde la procureure et je me demande ce que ça peut lui faire que mon prénom fasse bifurquer sa langue d'une voyelle. Ça l'écorche ? Ça lui fait une saignée ? Ou alors elle a peur que je me glisse dans sa langue de procureure. Le prénom comme cheval de Troie[13]. Et une fois à l'intérieur, *shlick*. Un jaune d'œuf qui coule. *Poc.* Une fusée dans l'œil. Elle a peur que je la féconde[14], ouais. Elle a peur que je lui mette ma langue dans la sienne et de ce que ça ferait. Elle a peur de ses propres enfants en fait. Franchement si on se léchait les langues, ça serait tellement mieux. Un bon baisodrome[15] de langues ça détendrait tout le monde. Dans ma tête, il y a de la baise linguistique[16] sur le banc de la salle d'audience du tribunal de Bobigny. La procureure dit *J'ai une dernière question pour votre cliente, maître.* Mon avocate s'écarte. Je m'avance. *Pensez-vous que c'est dans votre intérêt d'avoir un prénom russe dans la société française ?* Je pense à mon père, à son calme, et à la génétique[17]. J'ai la même tête que lui, la moustache en moins, mais je n'ai pas son calme. Le calme de mon père, je l'admire. Je l'admire et je ne le comprends pas. Ses copains français qui lui

---

[13] Le cheval de Troie = Dans la mythologie grecque, il s'agit d'un grand cheval de bois imaginé par Ulysse pour faire pénétrer des soldats grecs, cachés à l'intérieur de ce cheval, dans la ville de Troie. D'où le sens figuré de cette expression : une manœuvre d'infiltration pour détruire un adversaire par la ruse

[14] Féconder = Transformer (un ovule, un œuf) en embryon, en fruit ou en graine. Rendre fertile, productif (la terre, le sol)

[15] Un baisodrome = familier et par plaisanterie : lieu réservé aux ébats amoureux.

[16] La baise = mot très vulgaire qui désigne l'action de baiser, de s'accoupler, de faire l'amour

[17] La génétique = synonyme ici d'hérédité c'est-à-dire la transmission des caractéristiques d'un être vivant, ici le père de Polina, à sa descendance (à sa fille ici)

expliquent au diner que la collectivisation[18] c'est super. Qui l'appellent *« camarade »* en roulant le r et parlent d'unité de production. Je lui dis *Mais ça ne te gêne pas ? T'as pas envie de leur dire « Ta gueule pour voir » ? Non*, dit mon père, *pas du tout, ce sont des gens bien*. Je ne sais pas comment il fait, mon père. Ses potes et leur fantasme de kolkhoze[19], là, je ne sais pas comment il fait pour les supporter.

[18] La collectivisation = l'appropriation collective des moyens de production et d'échange par expropriation ou par nationalisation. C'est le processus qui a été mis en place en ex-URSS et dans les autres pays communistes

[19] Un kolkhoze = exploitation agricole fondée sur la propriété collective des moyens de production, développée surtout à partir de 1930 dans les pays communistes après la seconde guerre mondiale et jusqu'à l'effondrement du bloc soviétique après la chute du mur de Berlin en novembre 1989

COMPARER LES RECITS

Faute d'identité, Michka Assayas, Grasset, 2011

Les absurdités administratives : « *Comment êtes-vous français, monsieur ?* »

Michka Assayas est à la fois l'auteur, le narrateur et le personnage principal de ce récit autobiographique. En 2009, il a perdu son passeport. Il en a donc demandé un nouveau. Cependant, une nouvelle loi imposait à l'administration de demander des preuves de leur nationalité aux Français nés en France de parents français si ces derniers n'étaient pas nés Français. Or, le père de Michka était né Turc et sa mère Hongroise. Il s'est alors retrouvé confronté à la logique folle du système bureaucratique et a dû se replonger dans son histoire familiale.

Le « Pôle de la nationalité française » est un curieux endroit. C'est un bâtiment gris d'une rare laideur, remontant sans doute aux années 70, construit dans cette étrange zone du XIII[e] arrondissement où un quartier endormi et provincial est désormais encastré dans une zone de bureaux et immeubles modernes bâtie au bord de la Seine. On peut marcher des centaines de mètres sans croiser de bar ou de commerce, à l'exception de l'inévitable épicerie arabe et du restaurant chinois annonçant en grosses lettres sur sa vitrine « SANS OEUF SANS OGM ». L'entrée du 23-25 de la rue du Château-des-Rentiers ressemble à l'hôtel d'Etat d'une ancienne « République démocratique » de l'Est[1]. On pénètre dans un hall monumental et vide où, derrière un petit comptoir, une hôtesse aiguille[2] les visiteurs vers les divers services publics et privés qui occupent la douzaine d'étages. Le « Pôle » se situe aux deux derniers. L'ascenseur vous fait déboucher directement face à un comptoir où, comme à la Poste ou à la Sécurité sociale, il faut prendre un numéro. Puis on attend son tour au fond d'un couloir aveugle où sont disposées, le long de cloisons sans fenêtres, des chaises en plastique. On pourrait se croire dans la salle d'attente d'un cabinet d'analyses médicales. J'observe ceux qui m'entourent. Une jeune femme élégante regarde dans le vide, une lourde sacoche noire remplie de papiers posée sur la chaise à côté. Il y a une maman qui joue avec son enfant en bas âge, un homme jeune à l'allure soignée, en complet sombre, aux cheveux noirs parfaitement coiffés (j'imagine un employé d'ambassade), quatre hommes et femmes africains, l'air morne, et un homme aux grosses mains calleuses, aux allures de forain[3]. Les regards sont gênés quand ils ne sont pas fuyants, comme si nous étions tous frappés du même mal honteux. Face à 'ascenseur, le dessus de la tête arrivant juste à la hauteur du comptoir, est assise une femme assez forte qui porte un pull-over aux couleurs vives et bariolées. C'est une rigolote. Elle parle d'une voix sonore aux convoqués, imposant un ton de jovialité[4] brusque. Quand vient son tour, on reste debout devant elle. De là où j'attends, je vois la jeune femme élégante, dont le numéro est appelé, marcher vers le comptoir. Elle pose un gros dossier

[1] Une « République démocratique » de l'est = un ancien état communiste (avant la chute du mur de Berlin)

[2] Aiguiller = diriger

[3] Un forain = quelqu'un qui travaille sur les marchés et les foires

[4] Jovialité = gaieté, bonne humeur

qu'elle a sorti de sa sacoche, et en extrait des pièces[5] une à une. L'employée, dont je vois seulement la main, s'en empare. J'essaie de deviner à l'expression de la jeune femme, à son visage et à son attitude, si l'issue[6] lui sera favorable ou non. Elle brandit un papier déplié qui s'immobilise en l'air, avant de faire, pour ainsi dire, marche arrière, le reposant au ralenti : l'employée semble ne pas vouloir le prendre. Les deux femmes sont trop éloignées de moi pour que j'entende leur échange, en apparence courtois[7]. La femme convoquée sourit plusieurs fois, elle doit être habituée aux dialogues avec l'administration. Quand mon numéro arrive, je me rends compte que, malgré moi, je n'ai pas cessé de songer à l'attitude et à l'expression à adopter. Faut-il être souriant et décontracté ? Je risquerais d'agacer l'employée, qui jugerait peut-être malséante[8] la familiarité d'un administré dans une telle situation. Elle a beau rire et s'esclaffer[9] comme une animatrice de talk- show, la tentation de prendre le même ton pour m'attirer ses bonnes grâces me quitte dès que je me lève et marche vers le comptoir. La familiarité et la bonne humeur sont un privilège lié à sa position ; l'imiter serait peut-être perçu comme une insolence[10] qui l'indisposerait contre moi. Présumer qu'on va vous accorder une faveur administrative par une attitude charmante est, tout compte fait, une pensée puérile[11]. Arrivé devant le comptoir, je me demande même comment elle a pu me traverser. Je prends un air neutre et réservé et parle plus bas que d'habitude. Parler fort, comme je le fais parfois, risque d'être interprété comme une attitude conquérante, donc présomptueuse[12], comme si j'estimais la partie gagnée d'avance, alors que, si je suis là, c'est bien qu'elle ne l'est pas du tout. Je débute par une phrase que je trouve maladroite dès que je la prononce avec un sourire timide : « Je crois que mon cas provient d'un malentendu[13]. » ; le genre d'entrée en matière que la grosse rigolote, dont la tête m'arrive au nombril, doit entendre des dizaines de fois par jour. Elle l'enregistre avec un sourire fatigué et cesse vite de m'écouter. Elle se plonge dans son registre et me demande avec brusquerie : « Pourquoi on m'a mis "cas d'urgence" ? » Je lui explique que, quand j'ai téléphoné pour prendre rendez-vous, j'ai fait valoir que mon employeur, Radio France (je réalise une émission pour France Musique), avait l'intention de m'envoyer à Berlin d'ici une semaine et que, pour prendre l'avion, il me faut une pièce d'identité (puisque j'ai perdu mon passeport et que ma carte d'identité est arrivée à échéance) ; j'imagine que la personne que j'ai eue au téléphone a voulu faciliter ma démarche. Avec une sorte de mépris agacé, la rigolote raye la mention sur son registre et, sans

[5] Des pièces = des documents

[6] L'issue = la décision finale

[7] Courtois = poli

[8] Malséant, malséante = contraire aux convenances, à la bienséance

[9] S'esclaffer = rire bruyamment

[10] Une insolence = un manque de respect, une insolence

[11] Puérile = enfantine, pas digne d'un adulte

[12] Présomptueux, présomptueuse = qui a une opinion très avantageuse de soi-même, de ses possibilités physiques ou intellectuelles

[13] Un malentendu = Fait de se méprendre sur quelque chose, en particulier sur le sens d'une parole, d'un mot

attendre, me demande : « Comment êtes-vous français, monsieur ? » C'est une question que j'entends pour la première fois de ma vie. J'ai envie de lui répondre : « Comme vous, madame... », mais je me retiens. J'essaie de donner l'explication la plus détaillée possible : « Du côté de mon père, on avait jadis le statut de "protégé français" ' et... » Elle fait « non » en secouant nerveusement sa crinière, la tête baissée comme un animal qui veut chasser une mouche. Elle redresse le buste et me demande : « Vous avez un extrait de naissance[14] de vos parents ? » Je lui réponds que mon père est né en 1911 à Istanbul lorsque cette ville s'appelait encore Constantinople et qu'elle était la capitale de l'Empire ottoman : un tel document me paraît difficile à obtenir. Elle n'est pas de mon avis : « Ah mais, quand on cherche, on trouve… Vous savez, ici, on demande à des personnes de remonter jusque dans les années 1800... » Quand je lui explique que mes deux parents ont été naturalisés [15]il y a longtemps (enfin, pour moi, c'était il y a longtemps, puisque c'est antérieur à ma naissance, je vais vite comprendre que l'administration a un autre point de vue), elle semble tranquillisée et esquisse un sourire. « Qui vous envoie ? - L'antenne de police de la mairie du XVIII[e]. » Elle a une petite moue : « C'est vrai qu'ils ont tendance à être un peu frileux[16], en ce moment... » Elle me passe un formulaire m'indiquant les coordonnées du greffe[17] du tribunal d'état civil de Nantes, sur le registre duquel sont portées, paraît-il, toutes les naturalisations. Je dois leur écrire pour demander la copie de l'acte[18] qui a fait de chacun de mes deux parents des citoyens français. Oui, mais ça prend combien de temps ? Quinze jours environ. Et pour aller à Berlin dans une semaine, je fais comment ? Elle prend cet air d'ignorance attendrie qu'a un parent quand un petit enfant lui pose une question naïve, comme, par exemple, combien il y a exactement de pingouins sur la banquise : « Je ne sais pas, essayez de demander un passeport d'urgence quai de Gesvres, à la préfecture de police... »

[14] Un extrait de naissance = un acte de naissance est un document juridique attestant de la naissance d'une personne.

[15] Être naturalisé = obtenir la nationalité française suite à une démarche administrative

[16] Frileux = craintif (sens figuré)

[17] Le greffe du tribunal = il assiste les magistrats notamment dans le cadre de la mise en état des dossiers et dans les actes de poursuites

[18] L'acte = le document

Extrait (N°2) de *Tenir sa langue* Polina Panassenko, éditions de l'olivier 2022

Cet extrait se trouve quelques pages après l'extrait précédent dans le roman.

Je rentre chez moi. J'imprime le formulaire Cerfa[1]. Je témoigne.

Madame la Procureure de la République,

Je suis née à Moscou, en URSS. Mes parents m'ont appelée Polina. C'est le prénom de ma grand-mère paternelle. Juive. Sa famille a fui les pogroms[2] d'Ukraine et de Lituanie. Quand ma grand-mère est née, ses parents l'ont appelé Pessah. Ça veut dire "le passage"[3]. C'est le jour de célébration de l'Exode[4].

À la naissance de mon père, ma grand-mère a changé son prénom. Elle l'a russisé. Pour protéger ses enfants. Pour ne pas gâcher leur avenir. Pour leur donner une chance de vivre un peu plus libres dans un pays qui ne l'était pas. Sur l'acte de naissance de mon père, Pessah est devenue Polina.

En 1993, mes parents ont émigré en France avec ma sœur et moi. Quand j'ai obtenu la nationalité française, mon père a fait franciser mon prénom. Lui aussi voulait protéger. Faire pour sa fille ce que sa mère avait fait pour lui.

Ce que je veux moi, c'est porter le prénom que j'ai reçu à la naissance. Sans le cacher, sans le maquiller, sans le modifier. Sans en avoir peur. Faire en France ce que ma grand-mère n'a pas pu faire en Union soviétique.

Je n'ai pas d'enfants mais je désire en avoir un jour. Sur l'acte de naissance en face de "nom de la mère" je veux écrire "Polina". C'est un héritage. Savoir que sa mère était libre de porter son prénom de naissance. C'est celui-là que je veux transmettre, pas celui de la peur.

Je veux croire qu'en France je suis libre de porter mon prénom de naissance.

Je veux prendre ce risque-là.

Je m'appelle Polina.

---

[1] Un formulaire Cerfa est un *formulaire* administratif réglementé, un document officiel dont un arrêté fixe le modèle.

[2] Les pogroms = Massacre et pillage des juifs par le reste de la population (souvent encouragée par le pouvoir). Pogrom est un mot russe signifiant "dévaster, démolir violemment". Historiquement, le terme désigne des attaques violentes commises sur des Juifs par des populations locales non-juives dans l'Empire russe et dans d'autres pays. Le premier incident à avoir été appelé pogrom serait l'émeute anti-juive d'Odessa en 1821.

[3] *Pessah* signifie « passer par-dessus » et fait référence à la dixième Plaie d'Egypte lorsque Yahvé envoya la mort sauter au-dessus des Juifs pour toucher seulement les premiers nés du peuple égyptien.

[4] L'Exode d'Israël hors d'Égypte (hébreu : יציאת מצרים *Yetsi'at Mitzrayim*, « la sortie d'Égypte ») est un récit biblique selon lequel les Hébreux, réduits en esclavage par l'Égypte, s'en émancipent pour revenir, sous la conduite de Moïse et Aaron, dans le pays de Canaan et en prendre possession en vertu de la promesse divine faite à leurs ancêtres

Extrait (N°3) de *Tenir sa langue* Polina Panassenko, éditions de l'olivier 2022

Incompréhensions interculturelles : *« T'as pas le monopole de la révolution d'Octobre. »*

Polina, la narratrice, est au tribunal administratif. La leçon que lui fait la Procureure, représentante de l'état français, qui refuse sa demande de retrouver son prénom russe (« Vous savez bien, Madame, que si votre nom a été francisé, c'est pour faciliter votre intégration dans la société française. ») provoque sa colère et lui remémore une dispute avec une amie, provoquée par une incompréhension mutuelle.

Il a raison, mon père, je ne suis pas tolérante. J'ai arrêté d'aller chez une copine qui a accroché sur son mur l'image *Battre les Blancs avec le coin rouge* [1]de Lissitzky. Celle avec le triangle qui pénètre le rond blanc. J'ai arrêté d'aller chez elle d'abord puis j'ai fait le lien ensuite. Il faudrait que je lui dise, peut-être. Il faudrait que je lui dise, à ma pote[2], que mon pays en sang accroché sur son mur, ça me gêne. Ça me gêne sa petite affiche de propagande dans le salon. Ma guerre civile en toile de fond pendant qu'on bouffe des apéricubes[3], ça me dérange.

Il y a très longtemps, on avait déjà parlé de la révolution d'Octobre[4]. C'était parti en vrille[5] :

Non mais attends t'as pas le monopole de la révolution d'Octobre c'est un événement mondial il est à tout le monde attends t'as un problème avec la révolution d'Octobre t'aimes pas Avrora[6] ou quoi eh les gars elle aime pas Avrora non mais en fait t'es de droite vas-y dis-le que t'es de droite franchement t'aimes pas Lénine t'aimes pas Trotski t'as un

---

[1] *Battre les blancs avec le coin rouge* est une affiche de propagande de Lazar Markovitch Lissitsky créée en 1919 dans le contexte de la guerre civile russe. Le triangle rouge symbolise les bolcheviks attaquant l'Armée blanche, représentée par le disque placé sur le fond noir, le camp des contre-révolutionnaires.

[2] Ma pote= mon amie en argot

[3] Des apéricubes = une marque commerciale française d'une série de fromages industriels appartenant au groupe Bel. De forme cubique, ils sont à pâte fondue, principalement destinés, comme leur nom l'indique, pour une consommation à l'apéritif.

[4] La révolution d'Octobre = La révolution d'Octobre (en russe : Октябрьская революция, *Oktiabrskaïa revolioutsia*), aussi connue sous le nom de révolution bolchevique, parfois sous le nom d'octobre rouge (en russe : Красный Октябрь, *Krasnyi Oktiabr*)[1],[2], est la deuxième phase de la révolution russe de 1917, après la première survenue en février.

[5] Partir en vrille = échapper à tout contrôle.

[6] Le 6 novembre 1917, l'équipage du navire de guerre Aurore (*Avrora* en russe), acquis à la cause révolutionnaire, avait tiré une salve sur le Palais d'Hiver où siégeait le gouvernement d'Alexandre Kerensky, donnant ainsi aux bolcheviks le signal de l'attaque du Palais

problème avec le communisme c'est obligé là tu lis *Le Figaro*[7] eh les gars elle lit *Le Figaro* ou alors t'es une Russe blanche[8] t'es une Russe blanche et t'oses pas le dire ah mais c'est ça t'es une Romanov[9] en fait eh c'est une Romanov vas-y tu t'appelles Anastasia en fait t'es la fille du tsar et t'aimes pas la Révolution parce qu'on t'a pris tes bijoux[10] eh on lui a pris ses bijoux alors elle est pas contente.



[7] Le Figaro, un journal quotidien français de droite (réactionnaire)

[8] L'expression *Russes blancs* se réfère aux opposants monarchistes à la Russie soviétique, partisans du tsar et de la Russie impériale

[9] La maison Romanov est la dynastie monarchique russe qui règne sur la Russie de 1613 à 1917.

[10] La guerre et la révolution ont anéanti l'empire tsariste, les Romanov ont été renversés et assassinés et leurs biens ont été confisqués. Une véritable fortune a disparu : or, joyaux, pierres précieuses.

COMPARER LES RECITS

Extrait de *Quand tu écouteras cette chanson*, Lola Lafon, Stock, 2022

« Les mots que nous utilisions n'étaient pas chargés du même sens. »

Les parents de Lola Lafon, communistes et professeurs de littérature, s'expatrient d'abord en Bulgarie puis en Roumanie, pays alors communistes. Vivant à Bucarest durant sa jeunesse, elle grandit sans point de comparaison occidental, considérant ce quotidien comme la norme tout en ayant conscience de certaines réalités du régime, comme la présence de micros pour espionner les conversations privées. Sa famille rentre en France au milieu des années 1980, moment où elle prend conscience de la perception et des fantasmes occidentaux entourant le bloc de l'Est.

J'ai passé mon enfance dans la Roumanie de Ceausescu[1].
À mon arrivée à Paris, à l'âge de douze ans, si l'avènement mondial de Nadia Comaneci[2] avait momentanément mis le pays en vedette, pour les jeunes Français que je rencontrais, les pays communistes restaient un « bloc » monolithique, triste, grisâtre et sans nuances, un monde de fiction. Celui de films dans lesquels les espions et les prostituées venaient sempiternellement [3]d'un « pays de l'Est ».
Les mots que nous utilisions n'étaient pas chargés du même sens.
Pour les élèves de ma classe de cinquième, un passeport était synonyme de joie, de vacances à l'étranger.
Les Roumains, eux, prononçaient ce mot à voix basse ; il avait la séduction dangereuse d'un secret. *Pasaportul*. Personne n'en possédait car personne n'était autorisé à quitter le pays, à part quelques rares privilégiés.
Pour les jeunes Français, faire ses courses au Monoprix était une corvée. Pour moi, c'était une fête, j'en explorais tous les rayons, émerveillée par l'abondance des produits et par leur beauté, jusqu'aux emballages colorés.
Les collégiens s'agaçaient des publicités au cinéma, je n'osais leur avouer que j'aimais passionnément ce monde vaporeux[4] où les jeunes filles avaient des règles azurées et sans odeur, où des femmes aux yeux mi-clos, jouissaient de déguster un yaourt au ralenti.
Pour eux, « être sur écoute » était une réplique de film d'espionnage, pour moi, c'était un souvenir : quand on décrochait le combiné[5], à Bucarest, un étrange grésillement [6]témoignait d'une présence sur la ligne, il arrivait même que j'entende les agents plaisanter entre eux. Les élèves de ma classe pouffaient sidérés et narquois : mes parents étaient sur écoute ? J'étais mythomane !
Je renonçais à leur expliquer le quotidien paranoïaque[7] qui avait été celui des Roumains, sous Ceausescu. Un monde dans lequel on ne savait jamais qui était qui, allié, informateur, ou les deux à la fois. Faute de me faire des amis, je me mis à écrire

[1] Ceausescu = un dictateur qui a dirigé la Roumanie a Roumanie communiste, entre 1974 et 1989.
[2] Nadia Comaneci = elle est considérée comme l'une des meilleures gymnastes de tous les temps et sa renommée a contribué à populariser ce sport
[3] Sempiternellement = toujours
[4] Vaporeux = léger
[5] Le combiné = le téléphone
[6] Un grésillement = un bruit, comme quelque chose qui crépite sous l'effet de la chaleur
[7] Paranoïaque = qui se caractérise par une tendance omniprésente à la méfiance et à la suspicion des autres qui mène à interpréter leurs motifs comme malveillants.

ce que je ne parvenais pas à partager. Mes anecdotes[8], qualifiées de n'importe quoi, je les transformais en fiction. Un matin, ma voisine de classe aperçut un feuillet dactylographié[9] dans mon cahier de textes. Une histoire ? Pouvait-elle la lire ? À la récréation, elle vint me trouver, y avait-il une suite ?

La porte s'était entrouverte.

Tous les jours, après les cours, je travaillais à «la suite ». La suite de l'histoire des officiels français qui fantasmaient mes parents, simples professeurs de littérature, en espions à la solde des Roumains.

La suite de l'histoire d'Irina qui s'était enfuie, elle avait passé la frontière cachée dans le coffre de la voiture d'un diplomate.

[8] Mes anecdotes = mes histoires

[9] Un feuillet dactylographié = une feuille avec un texte tapé à la machine

Extrait (N°4) de *Tenir sa langue* Polina Panassenko, éditions de l'olivier 2022

A l'école maternelle : « *On me parle encore et encore de la langue qui me manque*. »

Polina est arrivée en France, à Saint-Etienne, alors qu'elle n'était qu'une toute petite fille.
Ses parents l'ont inscrite à l'école maternelle. Les débuts ont été difficiles, dans la mesure où elle ne comprenait ni le français ni les usages et qu'elle était victime de harcèlement de la part de certains autres enfants. La nouvelle langue à apprendre prend des formes très concrètes dans l'imagination de la petite fille.

Dans la salle éblouissante, les choses empirent [1]de jour en jour. À l'instant où la sirène[2] retentit, je ferme la bouche jusqu'à ce que ma mère arrive. Deux de mes voisins de table ont fini par comprendre qu'ils avaient carte blanche[3]. Quoi qu'ils fassent, quoi qu'ils me fassent, je ne pourrai jamais faire usage de sons à leur encontre. L'immense femme-adulte ne me sera d'aucun secours. Impunité[4] totale.

L'immense femme-adulte informe ma mère de mon mutisme. On me parle encore et encore de la langue qu'il me manque. La langue du français. C'est pour elle que je dois y aller. Je dois retourner à la materneltchik[5] pour qu'elle me pousse. Tu la chanteras comme un oiseau, tu verras. Tchik-tchirik, fait le moineau.

Mais j'ai déjà une langue. Qu'est-ce qui lui arrivera ? Tchik-tchik, font les ciseaux.

Je pense aux queues des lézards que j'attrape à la dacha[6]. Si on les touche, elles se détachent. On voit le moignon rose et les chairs à vif. La queue s'agite encore un peu puis c'est fini. C'est une queue morte. On enferme le lézard dans le terrarium. Quelques jours plus tard une nouvelle queue lui pousse. C'est pour ça qu'il faut aller à la materneltchik.

Un soir, dans la chambre que je partage avec ma sœur, je me colle contre le mur chaud qui longe mon lit. De l'autre côté de la paroi, il y a le four de la cuisine. Après le dîner, on sent encore la chaleur passer au travers. Collée contre le mur, je m'endors en priant pour que la materneltchik cesse son existence.

Quand je me réveille, le mur est froid, j'ai une sensation étrange dans la bouche. Ça me gratte. La langue, la gorge, le palais. Ça me démange, comme la croûte du genou écorché. J'ai la bouche astringente[7]. Ça vient d'en bas, de l'intérieur de la gorge. Une envie de la gratter au-dedans. Dans un dessin animé qui se passe dans la jungle, j'ai vu un ours gris et gros se gratter avec un palmier. C'est ça que je voudrais faire. Je tousse un peu, je grogne. Je pousse quelques sons aspirés, gutturaux[8]. Quelque chose se passe. Ça fait du bien. Ça soulage. C'est un trop-plein de russe resté coincé pendant la materneltchik ou bien c'est le français qui s'installe et se met à l'expulser ? Ma sœur se réveille, se relève d'un coup. Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu respires comme ça ? J'ai la langue qui me gratte.

---

[1] Les choses empirent = elles deviennent de plus en plus difficiles

[2] La cloche de l'école, qui sonne le début des cours

[3] Avoir carte blanche = avoir le pouvoir d'agir comme bon nous semble, comme on le souhaite. N'avoir plus aucune limite dans la prise de décision et faire à notre guise

[4] Impunité = absence de punition.

[5] L'école maternelle (le suffixe russe signifie 'petit')

[6] La dacha = la résidence secondaire à la campagne des grands-parents de Polina, en Russie

[7] Astringent, e = lorsqu'un produit astringent est consommé, l'effet desséchant et resserrant se manifeste dans toute la cavité buccale, aussi bien sur la langue que sur l'intérieur des joues.

[8] Des sons gutturaux = Dont les sonorités, venant de la gorge, sont rauques.

Extrait (N°5) de *Tenir sa langue* Polina Panassenko, éditions de l'olivier 2022

« Ma mère veille sur mon russe comme le dernier œuf du coucou migrateur »

Tous les étés, Polina rentre en Russie avec ses parents pour revoir ses grands-parents. La mère de Polina a très peur que sa fille n'oublie le russe, sa langue native (on dit aussi sa langue 'maternelle'). Elle veille à ce que sa fille parle un russe correct, qui ne soit pas influencé par le français, malgré l'exil de la famille à St-Etienne.

À la fin de l'été, on rentre en France. Dans le hall de l'aéroport, à côté d'une machine à café, un gros panda allongé sur le dos tient dans ses pattes une boule en verre pleine de pièces. On s'approche. C'est la WWF, dit mon père, ils protègent les espèces menacées.

Ma mère aussi veille sur mon russe comme sur le dernier œuf du coucou migrateur. Ma langue est son nid. Ma bouche, la cavité qui l'abrite. Plusieurs fois par semaine, ma mère m'amène de nouveaux mots, vérifie l'état de ceux qui sont déjà là, s'assure qu'on n'en perd pas en route. Elle surveille l'équilibre de la population globale. Le flux migratoire : les entrées et sorties des mots russes et français. Gardienne d'un vaste territoire dont les frontières sont en pourparlers. Russe. Français. Russe. Français. Sentinelle de la langue, elle veille au poste-frontière. Pas de mélange. Elle traque des fugitifs français hébergés par mon russe. Ils passent dos courbé, tête dans les épaules, se glissent sous la barrière. Ils s'installent avec les russes, parfois même copulent, jusqu'à ce que ma mère les attrape. En général, ils se piègent eux-mêmes. Il suffit que je convoque un mot russe et qu'un français accoure en même temps que lui. Vu ! Ma mère les saisit, et les décortique comme les crevettes surgelées d'Ochane-Santr'Dieu. On ne dit pas *garovatsia.* On dit *parkovatsia* ou *garer la voiture*. La prochaine fois que *garovatsia* arrive je lui dis non, pousse-toi, laisse passer *parkovatsia.*

On ne dit pas *mangévatsia,* on dit *stolovatsia* ou *manger.* Attention. Attention, sinon tu vas finir comme les fils Morkovine. Je les ai vu les fils Morkovine. Je sais ce que je risque. Les fils d'un collègue de mon père. Des jumeaux. À peine plus âgés que moi. Arrivés de Saint-Pétersbourg ils ne parlent plus vraiment le russe ni tout à fait le français. Ils cherchent leurs mots. Ils ont un accent bizarre. Des consonnes trop dures, des voyelles trop ouvertes. On dirait qu'ils sont en train de muter. Ils ont déjà la langue dans le formol, on va les mettre en bocal et les observer. Je ne veux pas muter mais je n'ai rien vu venir. Il fallait faire rentrer le français et maintenant qu'il est là on me dit qu'il va me changer en mutant Morkovine.

Pour me préserver de la mutation, ma mère a rapporté de Moscou un antidote : *Pas à pas vers le cinq en cinq.* Un épais cahier d'exercices rempli de règles de grammaire et de dictées qui décrivent des paysages champêtres. C'est très bien fait, dit ma mère, on apprend la grammaire à partir des grands classiques. Je pense aux *Minikeums*[1] qui ont commencé depuis cinq longues minutes. Tant pis si je mute. Tant pis si je m'endors sur la neige du français.

Mais *pas à pas vers le cinq sur cinq* ne m'a pas demandé mon avis.

[1] Un dessin animé pour les enfants dans les années 90

Extrait (N°6) de *Tenir sa langue* Polina Panassenko, éditions de l'olivier 2022

« Pour qui a perdu son accent, il n'est pas exclu que son accent lui manque. »

Au fil des années, Polina, la narratrice, a complètement perdu son accent russe en français. Mais un jour, son accent, personnifié sous les traits d'une mystérieuse femme porteuse d'un béret, vient chez elle pour lui demander des comptes. Une scène comique qui traite pourtant d'un sujet grave : la perte d'identité qu'implique la perte de son accent dans la langue du pays d'adoption.

Pour qui a perdu son accent, il n'est pas exclu que son accent lui manque. Ce n'est pas obligé mais ce n'est pas exclu. Peut-être qu'arrivera le jour où mon accent viendra me demander des comptes. Alors ma vieille, on parle comme Jean-Pierre Pernaut[1] ?
Il viendra en fin de matinée. En fin de matinée, il ne se passe jamais grand-chose. Soit ce qui devait se passer a déjà eu lieu le matin, soit ça attendra le soir.
Et là, on sonne à la porte. Je regarde dans le judas[2], je dis C'est pour quoi ? *Ouvre, c'est ton accent.* Une petite femme menue[3] au regard pointu, au front large, avec un béret[4] en laine mauve qui lui couvre l'oreille droite et un baise-en-ville[5] dans les mains.
J'ouvre.
À peine sur le palier[6] *Qu'as-tu fait de moi,* elle dit, *qu'as-tu fait de moi, malheureuse ? Je t'ai cherchée moi-même au fond de tes provinces, j'y suis encore malgré tes infidélités*. Je fixe une rayure sur le parquet, elle se tait. Je relève la tête, la femme menue a disparu.
Une petite fille est assise sur un fauteuil en velours vert. Elle a la main fourrée[7] dans l'aine [8]de son siège. J'entends son pied qui tape sur la jambe en bois du fauteuil. Je la regarde. La jambe en bois c'est la sienne, celle du fauteuil est en chair et en os. *Do-do-dommage*, elle dit, *do-do-dommage.* Dommage ? Dommage quoi ? La petite fille disparaît.

[1] Jean-Pierre Pernaut était un journaliste célèbre qui présentait le journal télévisé du soir sur TF1 et parlait avec un accent très standard.
[2] Un judas est un trou dans la porte d'entrée qui permet d'observer le palier
[3] Menue : très mince et pas très grande
[4] Un béret est un chapeau circulaire en feutre de laine
[5] Un baise-en-ville est un petit sac, une sacoche ou un bagage à main qui contient le strict nécessaire pour passer une nuit hors de chez soi (brosse à dents, sous-vêtements, produits de toilette). Apparu dans le langage familier au XXe siècle, ce terme désigne à l'origine le sac de celui qui part en ville avec l'intention (ou l'espoir) de ne pas rentrer chez lui pour la nuit.
[6] Le palier : une plate-forme plate entre deux parties d'un escalier ou à l'entrée des étages d'un bâtiment.
[7] Fourrée (mot familier) : glissée
[8] L'aine : la partie du corps humain située à la jonction entre le bas-ventre et le haut de la cuisse. Pour un fauteuil, cela pourrait être la partie vide entre le dossier et l'assise

La femme est de retour. Elle est près de la porte blindée serrure trois points, elle ne dit plus rien. Elle a trois paires d'oreilles qui dépassent du béret mauve. *Tu vois ?* elle dit. *Tu vois ?* Puis elle se tourne vers les étagères de livres. Je regarde ses trois lobes d'oreille en enfilade[9]. Je dis : Trois c'est beaucoup. Elle se retourne : *Pour l'accent il faut être au moins deux.* Elle dit encore *Lob o bok ça donne lobok. Traduis-leur sinon ils comprennent rien. D'accord*, je dis. *Front sur le flanc ça donne le mont du pubis*[10]. Je traduis et je doute. Je ne me souviens plus de la langue de cette femme. Je la comprends, je la parle mais je ne m'en souviens plus. L'accent ça parle quelle langue ? Et moi, en quelle langue je l'écoute ? La petite fille dit : *Il n'y a qu'ensemble qu'on sera plusieurs*. Elle est là, elle ? Non, personne dans le fauteuil. Je l'entends mais je ne la vois plus.

Je regarde la femme, je dis *:* Quand tu perds ton accent, ce sont les autres qui te l'annoncent. Je dis aussi : Je suis contente de te voir mais quelle langue parles-tu ? La femme retire son béret, caresse ses lobes[11] au passage. Elle dit : *Oui, bon*.

Je dis : Quand tu perds ton accent, ce sont les autres qui te l'annoncent. On se regarde encore avec la petite femme menue. Un regard tendu, il fait chaud, ça manque d'un orag

[9] En enfilade : une oreille à la suite de l'autre

[10] *A travers lobe / лоб / et лобок (le pubis), les mots glissent non seulement d'une langue à l'autre, mais aussi d'une partie du corps à l'autre. De l'oreille aux organes sexuels. Des mots entendus à la génération de nouveaux*

[11] Le lobes des oreilles : partie inférieure, molle et charnue du pavillon de l'oreille

COMPARER LES RECITS

Marx et la poupée, Maryam Madjidi, Le nouvel Attila, 2016

Le dialogue ci-dessous se situe à la fin du roman largement autobiographique de Maryam Majidi : Marx et la poupée. Dans cet extrait, Mariam Madjidi fait dialoguer la langue française, qu'elle a apprise à son arrivée en France, avec sa langue maternelle, le persan (la langue qui est parlée en Iran). ***C'est le français qui prend la parole le premier.*** *Puis le persan lui répond, et ainsi de suite. Mariam Madjidi est née en Iran, à Téhéran, en 1980. Elle a quitté son pays natal à l'âge de 6 ans pour venir vivre à Paris. Ses parents, opposants politiques au régime iranien, ont dû s'exiler en France car leur vie était menacée en Iran.*

La lutte des langues

- Je triomphe. Je suis la langue des Lumières[1] et de Molière[2]

- Je suis la langue de tes premières années.

- Ne l'écoute pas. Cette langue est celle du passé qui n'est plus.

- Souviens-toi de ton terreau[3].

- Apprends-moi et oublie le reste !

- Le persan est l'archet[4] qui fait vibrer ton corps.

- C'est la langue de l'exil, de l'arrachement, du traumatisme.

- Je suis peut-être une vieille femme boitante que la vie a rejetée, le bruit de ma canne et de ma jambe lourde que je traîne est insupportable mais ce bruit te poursuivra toute ta vie si tu ne me prends pas par la main.

- Oublie cette vieille folle bégayante [5]et laisse-la balbutier son charabia[6]. Je t'offrirai un monde d'intégration, de reconnaissance, de réussite.

- Je t'offrirai la réconciliation[7] et l'apaisement.

- C'est faux ! Elle t'empêchera d'avancer.

- Je suis le pont entre tes deux patries.

- Elle sent la mort.

- Si tu m'oublies, tu t'oublieras.

---

[1] Les Lumières : un mouvement européen du XVIIIe siècle qui plaçait les connaissances intellectuelles et scientifiques au-dessus des croyances et superstitions imposées par l'Eglise.

[2] Molière (1622-1673) : célèbre auteur de théâtre français du 17e siècle

[3] Le terreau : la terre qui lui a donné naissance

[4] L'archet : La baguette qui sert à faire vibrer les cordes d'un violon et à produire un son

[5] Bégayante : qui bégaye = qui s'exprime avec difficulté, qui a du mal à prononcer certains mots

[6] Son charabia : son langage incompréhensible ou incorrect

[7] Se réconcilier (la réconciliation) avec soi-même ici : faire la paix avec soi-même

- Foutaise ! Ton salut[8] est dans le français.

-Tu aimes dessiner non ? Parcours du bout de ton crayon mes lettres de l'alphabet : c'est comme dessiner.

-Tu aimes lire, non ? Laisse de côté ces arabesques[9] puériles et suis-moi, je te ferai traverser mes océans littéraires.

-Je me tairai mais je te poursuivrai en silence.

-Sois du côté des vainqueurs ! Sors de ces histoires de fantômes !

-Je ne suis pas la langue de ta mère, je suis ta mère dans la langue.

- Ecoute-moi ça, ça ne veut rien dire ! Je te l'ai dit, ce n'est que du charabia.

- Tu reviendras vers moi, vers mes lettres ondulantes, vers ma musique douce et plaintive, vers ma poésie aussi.

- Pour qui se prend-elle ? Tu ne reviendras nulle part. Tu avanceras droit devant.

-Tu reviendras je le sais. Je te laisse pour l'instant dans ta conquête[10] flamboyante du français.

Alors le français enveloppe la petite fille de son manteau royal de lys et d'élite[11]. Ils marchent ensemble vers un grand édifice de liberté d'égalité et de fraternité. Des bouts de papier dansent au-dessus de leur tête : bulletins scolaires[12] élogieux, félicitations méritées, poèmes applaudis tourbillonnent joyeusement et accompagnent leur pas.

Le persan, assis un peu à l'écart sur un banc, les regarde s'éloigner. Vieille femme pensive, encerclée d'une épaisse solitude, balayant du bout de sa canne quelques feuilles et déchets et les vieux rêves du passé.

---

[8] Ton salut : le fait d'échapper au danger, à la mort et de retrouver le bonheur

[9] Arabesques : ornements formés de lettre entrelacées. Les lettres du persan sont plus proches de formes dessinées que l'alphabet romain (l'alphabet du français) / arabesques puériles : dessins faits pour les enfants

[10] Ta conquête : ton effort pour acquérir le français, pour le soumettre

[11] Le manteau orné de fleurs de lys est un symbole de la royauté. Il investit celui qui le porte de la majesté royale, donc d'une dignité extraordinaire

[12] Les bulletins scolaires : les relevés de notes d'un élève, avec des remarques sur la qualité de son travail et son comportement.